



Renard ou le désir incarné : analyse sur la figure de femme-renarde dans les *Chroniques de l'étrange* de Pu Songling

WU Zewen

Université de Suzhou, Chine

zwwu@suda.edu.cn

<https://orcid.org/0009-0002-1168-6485>

Reçu le 06-02-2024 / Évalué le 20-03-2024 / Accepté le 09-04-2024

Résumé

Cet article a pour objectif d'identifier la figure de femme-renarde dans les contes des *Chroniques de l'étrange*. À partir de la conception de la femme-renarde comme vecteur de désirs, nous essayons de déchiffrer les principales formes de désir qu'incarne cette figure féminine. La première partie du présent article consiste à enquêter sur le vocabulaire de renards dans la culture chinoise, étalé par les commentaires de Ji Yun, contemporain de Pu Songling, lui aussi conteur de renards. Notre attention porte ensuite sur le désir de guérison dans la fabrication de femme-renarde. Dans cette perspective, les passages de souffrances des contes illustrent bien le désir de guérison chez le lettré pour qui la femme-renarde joue le rôle de guérisseuse. Nous constatons que la localisation de la femme-renarde dans les contes révèle une possibilité d'évasion chez le lettré parce que l'isolement et la solitude recherchée à travers les choix de l'espace revêtent aussi une signification métaphorique.

Mots-clés : femme-renarde, désir, *Chroniques de l'étrange*, Pu Songling

“欲之化身”的狐狸：关于《聊斋志异》狐女形象的分析

摘要

本文旨在分析《聊斋志异》故事中的狐女形象。从狐女作为欲望载体的概念出发，我们对这一女性形象所体现的主要欲望进行解读。文章的第一部分是对中国文化中有关狐狸的词汇的研究，此外，我们还要加上蒲松龄的同时代人、另一位狐狸讲述者纪昀的评论。然后，我们将注意力转向对狐女创作中的治疗欲望进行功能分析。为此，故事中的关于痛苦的段落清楚地说明了书生对治愈的渴望，对他们而言，狐女是一位治愈者。最后，我们注意到狐女在故事中的位置揭示了书生逃避的欲望，因为叙事空间的隔绝和孤独特征也具有隐喻意义。

关键词 : 狐女, 欲望, 聊斋志异, 蒲松龄

Fox or the incarnated desire: an analysis of the fox-woman figure in Pu Songling's Records of the Strange

Abstract

The aim of this article is to analyse the figure of the fox-woman in the tales of the *Liaozhai Zhiyi*. Starting from the conception of the fox-woman as a vector of desires, we plan to decipher the main desires embodied by this female figure. The first part of the article consists of an investigation of the vocabulary of foxes in Chinese culture, to which we must add the comments of Ji Yun, a contemporary of Pu Songling and also a fox storyteller. We then turn our attention to a functional analysis of the desire for healing in the making of the fox-woman. To this end, the passages of suffering in the tales clearly illustrate the desire for healing in the scholar, for whom the fox-woman is a healer. Finally, we note that the location of the fox-woman in the tales reveals the scholar's desire to escape, because the isolation and solitude sought through the choice of space also has a metaphorical meaning.

Keywords : fox-woman, desire, *Liaozhai Zhiyi*, Pu Songling

Introduction

De même qu'un Français connaît par cœur les fables animalières de La Fontaine, tout Chinois se sent familier avec les contes de l'étrange de Pu Songling. L'approchement des deux auteurs est justifiable dans la mesure que le fabuliste français et le conteur chinois ont vécu le même XVII^e siècle aux deux bouts du monde. Par une heureuse « synchronicité » au sens jungien du mot, ils ont choisi de peindre les mœurs de leurs contemporains à travers un mécanisme métaphorique, c'est-à-dire une transposition des réalités : les *Fables* transposent la réalité humaine à la réalité animalière, tandis que chez Pu Songling, la transposition se fait entre la réalité humaine et l'étrangeté fantastique. Les *Fables* installent un théâtre d'animaux où chacun de nous se trouve dépeint, alors que les contes de Pu Songling constituent une représentation du réel à travers un monde-miroir vraisemblable où le lettré rencontre des revenantes, des esprits d'animaux ou de plantes et surtout des femmes-renardes.

La figure de femme-renarde occupe une place prépondérante dans les contes de Pu Songling. Ces contes sont censés être dans la littérature chinoise classique synonyme de « badinages sur les revenantes et les

renards » 谈鬼说狐. Le discours sur revenantes et renards a attiré l'attention des chercheurs américains tels que Rania Huntington et Kang Xiaofei, qui ont mené des études concernées en marge de la littérature chinoise classique en combinant la critique littéraire et la critique culturelle. Des sinologues français, de leur part, notamment Rémi Mathieu et Solange Cruveillé, ont par ailleurs largement contribué à la traduction française des textes chinois sur les revenantes et les renards, et ont mené au niveau philologique des analyses pertinentes sur les caractéristiques de la figure de femme-renarde dans la littérature chinoise.

Pour un chercheur de contes, le thème récurrent des contes de femme-renarde chez Pu Songling peut se résumer en deux phrases : un lettré pauvre désire une femme-renarde, la rencontre dans les lieux déserts ; après maintes épreuves, le couple lettré femme-renarde mène une vie heureuse. Ces deux phrases, accusant les deux agents principaux de conte, nous communiquent au terme central de Freud et de Lacan — le « désir », dont l'origine remonte au *Banquet*, dans lequel Socrate affirme que « quiconque éprouve le désir de quelque chose, désire ce dont il ne dispose et ce qui n'est pas présent ; et ce qu'il n'a pas, ce qu'il n'est pas lui-même ». (Platon, 1998 : 134).

Vient ensuite une question. Si le lettré est le sujet désirant et que la femme-renarde est objet désiré, quels sont les désirs que l'auteur a investi à travers la création de la femme-renarde ? Le présent article propose deux modèles : le désir de guérison et le désir d'évasion. Pour mieux les envisager, il nous convient en premier lieu de mettre en exergue le vocabulaire de renard dans la langue et la culture chinoises.

1. De l'esprit de renard à la femme-renarde

Il est à noter que Pu Songling, conteur des esprits de renard, n'a jamais pensé à nous offrir une définition du mot pour que ses lecteurs puissent mieux cerner les caractéristiques des *Chroniques de l'étrange*. Les femmes-renardes au pluriel, qu'il décrit se voient attribuées des noms propres comme dans le *Roman de Renart* où le renard est appelé Renart et la renarde Hermeline. Chez Pu Songling, les titres de plusieurs contes, tels que

Grâce, Pénichette ou *Fragrance de lotus* sont en même temps les noms des femmes-renardes. Un esprit de renard portant un nom propre est perçu comme un individu, il appartient à ce groupe d'êtres surnaturels que les Chinois anciens qualifient « d'étrangeté », c'est-à-dire ceux qui échappent à la quotidienneté. Pu Songling se contente d'introduire ces êtres surnaturels dans ses contes et d'en faire les vedettes, il n'a pas cherché à théoriser sur les attributs surnaturels des esprits de renard. Cela vient de soi que ces êtres possèdent la capacité de se métamorphoser en humains, d'être immortels ou d'exercer des arts occultes tels que l'alchimie, la divination ou la médecine magique. Cette attitude s'explique aussi par le fait que la figure de femme-renarde existe bien avant lui dans la littérature et dans les croyances populaires en Chine.

Selon le *Dictionnaire de la langue chinoise moderne*, l'esprit de renard, traduit littéralement à partir de *hulijing* 狐狸精 en chinois, renvoie à « une femme séductrice, rusée, moralement perverse et dégradante¹ ». Dans la littérature classique chinoise, un esprit de renard n'est pas forcément de sexualité féminine, mais tendant à paraître sous la forme d'une femme. Là-dessus, la langue chinoise offre un vocabulaire beaucoup plus riche que la langue française. « L'esprit de renard » ou « femme-renarde » que nous employons dans notre article sont des mots inventés et relativement récents. C'est avec la traduction des *Chroniques de l'étrange*, et la publication des recherches des sinologues français que l'on commence à en discuter en français.

Le terme de « femme-renarde » se construit de manière composite, en suivant les exemples tels que « guerrier-ours » ou « homme-loup » dans le folklore européen. La « femme-renarde » chinoise se caractérise, avant tout, par une capacité de se métamorphoser en humains. L'anthropomorphisme et le corps féminin sont les marques de cette créature surnaturelle. Comme ce que souligne Rania Huntington, l'esprit de renard, au fil de son évolution dans la littérature chinoise, a connu un processus de féminisation. (Huntington, 2003 : 175). Au XVII^e siècle, la plupart des esprits de renard sous la plume de Pu Songling et ses contemporains sont des femmes-renardes. Ces créatures surnaturelles n'évoquent guère les traits physiques d'un *vulpes* dans la zoologie moderne.

¹ « 妖媚迷人的女子 » en chinois.

La femme-renarde, figure récurrente dans les contes classiques chinois, ressemble bien plus à une belle qu'à une bête.

Le lien établi entre un esprit de renard et une femme daterait du III^e siècle de notre ère avec la parution d'un livre intitulé *À la recherche des esprits* 搜神记, dans lequel Gan Bao (Pu Songling lui a rendu hommage dans la préface de son œuvre) raconte qu'un homme est enlevé par une renarde métamorphosée en belle femme (Gan, 2012 : 407). Cet enlèvement donnera naissance à la femme-renarde qui séduit les hommes et les met sur un chemin déroutant et ruineux. Depuis, dans la pensée orthodoxe des disciples confucéens, l'érotisme néfaste et dévastateur du corps féminin de la renarde constituera toujours un danger pour un jeune lettré et même pour un jeune empereur, le fils du Ciel idéal devrait être un exemple pour les lettrés. Au IX^e siècle, Bai Juyi, fameux poète de la dynastie des Tang, n'hésite pas à décrire la dangerosité de la femme-renarde pour éveiller la vigilance des hommes :

*Quand un renard-esprit est devenu vieux, dans une tombe à l'abandon, /
Il se transforme en une femme à la mine engageante. / Son museau se fait
visage poudré, son poil, chignon, / Sa longue queue se change en robe
cramoisie et traînante. / Puis, à pas lents, elle hante les rues désertes du
village, / Et aux approches de la nuit, choisissant un lieu écarté, / Tantôt elle
chante et danse, et tantôt pleure tristement, / Sans hausser l'arc de son sourcil,
sans lever son joli visage, / Quand tout à coup elle se met à sourire, quelle joie
! Alors c'est à peine s'il se trouve un homme pour n'être pas séduit² (Bai, 1999 :
87).*

En plus d'une apparence inoffensive et séductrice et d'un fond dangereux, la malveillance de la femme-renarde s'est amplifiée avec le temps et le lieu de son apparition : c'est un prédateur de nuit qui guette sa proie dans un lieu désert et sauvage. Habitant des tombes, une femme-renarde est souvent associée à une revenante. Le dictionnaire le plus ancien de la langue chinoise classique, rédigé au deuxième siècle de notre ère par Xu Shen, affirme que « le renard sert de monture pour le fantôme ». La malveillance de femme-renarde pour les hommes ne s'explique pas par

² Traduction en français par Solange Cruveillé, sur la base de la version anglaise du poème. Le texte original : 古塚狐，妖且老，化为妇人颜色好。头变云鬟面变妆，大尾曳作长红裳。徐徐行傍荒村路，日欲暮时人静处。或歌或舞或悲啼，翠眉不举花颜低。忽然一笑千万态，见者十人八九迷。

sa faim insatiable, mais par une convoitise naturelle à l'égard de l'énergie vitale, le fameux *qi* 氣 des hommes. À la différence d'une ogresse dans les contes européens, la femme-renarde n'est pas une dévoreuse de chair humaine, mais une pilleuse de l'énergie vitale des hommes. Et l'accumulation de cette énergie vitale, par la séduction et la copulation avec les hommes n'a qu'un seul objectif : la quête de l'immortalité 仙, ou de la transcendance, selon la traduction de Robert Campany dans son étude (Campany, 2002 : 4).

Par l'immortalité, nous voyons combien la transformation et la séduction vulpine sont imprégnées de vision cosmique et mythique du taoïsme. Dans le taoïsme, tout être, homme ou animal, être animé ou être inanimé, est un vecteur, ou plutôt une manifestation de cette énergie vitale. Le *qi* se meut avec l'interaction de deux forces fondamentales : le *yin* et le *yang*. Le *yang* est représenté par le Soleil, l'homme, le ciel, la masculinité, la chaleur, la lumière, la sécheresse et la dureté, tandis que le *yin* est incarné par la Lune, la femme, la terre, la féminité, le froid, l'obscurité, l'humidité et la mollesse. Les éléments des deux forces sont à la fois opposés et complémentaires. Ainsi, dans les croyances populaires, on considère que les renards, créatures nocturnes et habitants de tombes, sont plus proches du *yin* et cherchent à être complétés par le *yang*. L'acte sexuel entre une femme-renarde et un homme, selon cette théorie, est susceptible d'être considéré comme un processus alchimique. Et l'union des deux forces composantes augmente davantage l'énergie vitale. Ce qui représente donc un raccourci, même une tricherie pour l'accumulation de son énergie vitale.

Cette vision cosmique se caractérise par une non-distinction entre les lois naturelles et les lois sociales. Aux yeux des Chinois anciens, tous les êtres tendent vers la Voie, énergie génératrice de dix mille êtres, on cherche à devenir un immortel, statut marquant la perfection du corps et de l'esprit. Cette loi de perfection s'applique tant à un être humain qu'à un animal, tant à une plante qu'à une pierre. Si l'on pousse à l'extrême l'exercice de la Voie, un être naturel (le renard) et un être surnaturel (la revenante) ne sont que des semblables qui cherchent à se hisser au rang des immortels. Les Chinois anciens considèrent aussi qu'il y a une sorte d'affinité entre ces deux êtres, puisqu'ils appartiennent communément à la force du *yin*. Et si une revenante rend visite à un lettré, c'est sans doute parce qu'elle veut

redevenir vivante par absorption du *qi* du lettré. Il en va de même pour une renarde qui prend la forme de femme pour s'approcher d'un lettré. Sur la métamorphose de la femme-renarde, Rémi Mathieu offre une explication plus rationnelle :

Le renard est yin et symboliquement proche de la terre où il vit caché. S'emparant de l'âme inférieure, elle-même en rapport avec la terre, il est plus apte que quiconque à lui faire opérer une transformation matérielle qui débouchera sur une métamorphose physique, mais non mentale. (Qtd. In. Mathieu, 1985 : 100).

Mais l'accès à l'immortalité constitue une chance rare pour les renards, tout comme les fonctions politiques ne sont réservées qu'aux élites de la population humaine. Le dépassement de soi et la transcendance ne sont qu'une affaire pour une mince couche sociale tant pour la société des renards que pour celle des hommes. Un autre conteur de renards contemporain de Pu Songling, Ji Yun, a raconté dans son livre intitulé *Notes de la chaumière des observations subtiles* 阅微草堂笔记 qu'un certain lettré nommé Liu Shitui, a rendu visite à un esprit de renard, déjà transformé sous forme d'un vieillard, pour obtenir des informations sur sa race mystérieuse. Quand le lettré demande à l'esprit de renard si tous les renards, une fois transformés en humains, auront la chance d'être immortels. Le vieux renard lui répond :

Ceux qui accèdent à l'immortalité sont une autre affaire, tout comme par des milliers de personnes, il y en aura un ou deux qui briguent des fonctions politiques. Ceux qui affinent leurs formes et contrôlent leur qi sont comme des hommes qui étudient pour se faire une réputation. Ceux qui séduisent les gens pour drainer leur énergie vitale sont comme des hommes qui prennent des raccourcis sournois pour réussir les examens impériaux. Que voyager vers les îles féeriques et monter au bureau céleste n'est possible pour ceux qui affinent leurs formes et contrôlent leur qi ; si ceux qui séduisent et drainent l'énergie font du mal à beaucoup de gens, ils violeront toujours les lois du Ciel³ (Ji, 2013 : 150).

Les lois du Ciel qu'évoque Ji Yun sont synonymes de la hiérarchie sociale et le patriarcat, les femmes-renardes malveillantes sont dangereuses non seulement parce qu'elles pillent l'énergie vitale d'un individu, mais aussi

³ La traduction de ce paragraphe se réfère à sa version anglaise qui se trouve dans l'étude de Rania Huntington. Le texte original : 若夫飞升霞举，又自一事。此如千百人中，有一二人求仕宦。其炼形服气者，如积学以成名；其魅惑采补，伤害或多，往往干天律也。

parce qu'elles déséquilibrent le système d'ascension sociale. Comme ce que souligne Rania Huntington, Ji Yun évoque ici un parallélisme remarquable entre le monde des renards et le monde des hommes. L'explication de Ji Yun revêt un double sens : la nuisance et la dangerosité d'une femme-renarde séductrice, et la légitimité des règles comme l'élitisme et le patriarcat dans une société chinoise sous les dynasties. Dans cette société, seule la classe des lettrés (des esprits de renard), qui représente la minorité de la population humaine (de renards), peuvent accéder à la bureaucratie (l'immortalité). Et les femme-renardes qui privent l'énergie vitale des hommes en abusant de leur charme séducteur sont semblables aux lettrés qui trichent aux examens impériaux pour l'obtention des fonctions impériales. Ji Yun essaie d'esquisser, à travers la bouche d'un esprit de renard, un univers moral dans lequel tout être, qu'il soit naturel ou surnaturel, doit prendre le chemin de droiture et de justice dans une carrière d'ascension sociale.

À l'opposé du portrait d'esprit de renard que dépeint Ji Yun, l'image de la femme-renarde dans les *Chroniques de l'étrange* est révolutionnaire dans la mesure que la plupart de ces figures féminines dans les contes de Pu Songling ne sont pas malveillantes. Elles ne sont pas des prédatrices de l'énergie vitale mais des donneuses de biens. D'ailleurs, bien que le parallèle entre le monde des renardes et celui des hommes persiste, l'univers des esprits de renard et des femmes-renardes témoigne une supériorité : contrairement à ce qu'explique Ji Yun, atteindre l'immortalité et acquérir le succès aux examens impériaux ne sont pas au même niveau d'accomplissement aux yeux de l'auteur des *Chroniques de l'étrange*. Nous allons maintenant examiner cette divergence à travers des réfléchissements sur la naissance de la femme-renarde.

2. La naissance de la femme-renarde et le désir de guérison

La souffrance et la guérison sont des thèmes récurrents dans les contes des *Chroniques de l'étrange*. Dans l'univers où errent les fantômes et les femmes-renardes, de nombreux éléments de la vie humaine pouvaient être considérés comme des souffrances : la pauvreté et la pénurie étaient une souffrance, la vieillesse était une souffrance, le chagrin d'amour était une

souffrance, et même la mort pouvait être considérée comme une souffrance que l'on ne pouvait apaiser que par une intervention surnaturelle. Pour un Pu Songling influencé profondément par les pensées bouddhistes, la souffrance au sens bouddhiste du mot est synonyme d'absence ou d'insuffisance. Il s'agit d'un état d'insatisfaction, d'imperfection, d'impermanence. C'est à partir de la conception de l'homme en tant que l'être conditionné que l'auteur des *Chroniques de l'étrange* invente les contes de fantômes et de femmes-renardes.

La souffrance connote aussi la maladie. Il est intéressant de constater que dans la préface des *Chroniques de l'étrange*, Pu Songling lui-même se souvient d'avoir été un enfant maladif. En expliquant l'origine de sa santé fragile, sa vie de pauvreté et sa carrière de lettré raté, il emprunte également une explication imprégnée d'esprit bouddhiste pour rationaliser les souffrances qu'il a subies :

À ma naissance, mon défunt père avait rêvé d'un disciple malade et décharné du Bouddha Gautama, qui entrerait dans la chambre l'épaule dénudée, une rondelle de pommade grosse comme une sapèque collée sur le sein. À son réveil, j'étais né et je portais en effet la marque de l'encre noire de ces Chroniques. De plus, enfant chétif et souvent malade, je ne semblais pas destiné à vivre longtemps. La solitude désolée de la cour et de la maison avait tout d'une résidence monastique ; les travaux de culture au moyen de l'encre et du pinceau sont d'un rapport aussi maigre que le bol à aumônes. (Pu, 2016 : 31).

L'auteur des *Chroniques de l'étrange* a recours ici à deux concepts fondamentaux du bouddhisme : le premier est le *karma*, le second est la réincarnation. Selon le concept de réincarnation, la vie humaine se divise en trois étapes : antérieure, actuelle et ultérieure. Ce cycle est appelé réincarnation, qui suppose en même temps la séparation potentielle de l'âme et du corps. Le concept de *karma*, quant à lui, place le comportement humain dans un grand réseau de relations de cause à effet, selon lequel le comportement humain du passé est à l'origine de toutes sortes de résultats actuels, et tous les types de comportements dans le présent affectent notre avenir. Il n'y a donc pas de hasard aux yeux du Bouddha, l'homme éveillé est conscient de toutes les graines (causes) et de tous les fruits (effets) de l'acte humain — une métaphore usitée par les disciples bouddhistes. Pu Songling a adhéré à cette vision bouddhiste parce qu'elle offre une explication efficace à un destin inéluctable. Il est convaincu que sa propre

vie dans l'obscurité et ses échecs aux examens impériaux sont dus au fait qu'il a été un bouddhiste raté dans sa vie antérieure. En tant que réincarnation d'un moine qui n'a pas encore achevé sa formation corporelle et spirituelle, les frustrations qu'il subit dans cette vie sont expliquées dans un cadre transcendantal.

Quand il y a la maladie, il y a le guérisseur. Les épisodes de maladie et de guérison, tellement présents dans les récits des *Chroniques de l'étrange*, font écho à l'idée de l'auteur sur son corps maladif. Le plus souvent, c'est le lettré, avec ses déficiences et ses handicaps innés, qui invite l'intervention des êtres surnaturels en tant que force de guérison. Dans les récits littéraires traditionnels sur les fantômes et les renards, ces êtres surnaturels sont généralement divisés en deux catégories : celle des morts du royaume souterrain et celle des esprits d'animaux et de plantes. Ces deux catégories d'êtres qui constituent une menace pour la vie humaine sont transformées par Pu Songling en êtres qui apportent le bien-être. C'est là que réside la nature subversive des *Chroniques de l'étrange*. Par exemple, dans le *Juge Lu*, le rôle du messager des enfers n'est pas d'apporter la mort au protagoniste, mais de ramener les personnages à la vie en réparant leurs imperfections physiques ou intellectuelles. Dans ce conte, toutes les déficiences du protagoniste sont éliminées grâce à l'intervention du guérisseur surnaturel : le protagoniste souffre d'un intellect médiocre, son cœur, considéré comme l'organe de l'intellect, est donc remplacé ; le protagoniste n'est pas satisfait de l'apparence de sa femme, le guérisseur procède donc à une opération de changement de tête sur sa femme (Pu, 2016 : 320).

Dans la catégorie des guérisseurs d'esprits d'animaux ou de plantes, l'image la plus emblématique devrait être celle de la femme-renarde. Ainsi *La Rieuse*, débute par l'apparition d'un jeune lettré appelé Wang Zifu, brillant et studieux, mais dont la fiancée meurt jeune. Lors de la Fête des lanternes, il rencontre une jeune demoiselle et de retour chez lui, où il n'a cessé de penser à elle, et tombe finalement gravement malade :

Sa mère s'inquiétait de cet état végétatif qui persistait. Les exorcismes ne faisaient qu'aggraver le mal. Le garçon dépérissait rapidement, bientôt réduit à n'avoir que la peau sur les os. Après examen et auscultation, le médecin prescrivit une médication interne, mais Wang gardait l'air absent, comme

égaré. Sa mère s'efforçait de le réconforter, lui demandant les raisons de sa dépression, mais il restait silencieux et ne répondait pas. (Pu, 2016 : 334).

La maladie de Wang Zifu devient une occasion pour lui de partir à la recherche de l'élue de son cœur, et son rétablissement n'arrive que lorsqu'il rencontre à nouveau la femme-renarde. Dans un autre conte intitulé *Grâce*, la maladie du protagoniste sert également à introduire une femme-renarde qui s'appelle Grâce. Kong Xueli est un lettré dépourvu de ressources qui veut retourner dans son pays natal. Il rencontre un jeune homme dans une résidence isolée. Tous deux sont devenus des amis proches, mais un jour, le lettré est atteint d'une tumeur sur sa poitrine :

C'est alors qu'une enflure de la taille d'une pêche se développa sur la poitrine de Kong ; en une nuit l'abcès devint gros comme un bol. La douleur lui arrachait des gémissements. Son ami, qui le veillait du matin au soir, en oubliait le sommeil et le manger. En quelques jours le mal avait pris une tournure si aiguë que le malheureux ne pouvait ni boire ni avaler. (Pu, 2016 : 161).

Ici la souffrance est un signe de l'amour à venir. Dans les deux contes, la souffrance du lettré et la guérison de la femme-renarde présentent une relation de cause à effet. On pourrait même dire que la souffrance du lettré constitue le point de liaison entre le monde réel où vivent le lettré et le monde surnaturel où se trouve la femme-renarde. Le chagrin d'amour de Wang Zifu disparaît dès qu'il retrouve la renarde rieuse, et les deux personnages issus de mondes différents se marient et vivent heureux pour toujours. La tumeur sur la poitrine de Kong Xueli est guérie par la chirurgie miraculeuse de Grâce et, à la fin du conte, leur relation amoureuse et sincère devient un modèle d'amour platonique. La souffrance du lettré est comme un rituel, après quoi la femme-renarde mystérieuse et dangereuse dans l'imaginaire traditionnel devient un être familier et accessible.

On y révèle un schéma : la souffrance du lettré qui donne naissance à la femme-renarde. La femme-renarde est l'incarnation du désir de guérison chez le lettré. Pour ce dernier, la rencontre avec la femme-renarde est une invitation à l'univers de l'au-delà. Dans cet univers aux aspects oniriques, les limites de l'homme sont dissoutes : il n'est plus prisonnier de la vie matérielle, tous ses désirs sont comblés, et même la vie et la mort ne constituent plus un fossé infranchissable. Dans *Grâce* comme dans

Fragrance de Lotus, on note un passage dans lequel le lettré est ramené d'entre les morts après avoir été sauvé par la femme-renarde guérisseuse. À la fin de *Grâce*, le lettré meurt en essayant de sauver la famille de l'héroïne d'un châtement céleste, la femme-renarde met ensuite son propre cinabre interne (produit de l'alchimie taoïste qui permet d'accéder à l'immortalité) dans la bouche du lettré pour sa résurrection. Le deuxième lettré est sur le point de mourir à cause de ses liaisons dangereuses avec une revenante, la femme-renarde appelée Fragrance passe trois mois à cueillir des simples sur les trois montagnes d'immortalité pour fabriquer un élixir d'or qui sauve enfin le lettré d'une mort certaine (Pu, 2016 : 468).

Enfin, si nous revenons aux références bouddhistes à propos de la souffrance, nous pouvons découvrir que le désir de guérison est aussi celui d'auto-perfectionnement et de dépassement de soi. Selon le bouddhisme, la source de la souffrance réside dans l'attachement au moi et dans l'ignorance de la vérité. La femme-renarde guérisseuse est aussi le guide sur le chemin de dépassement de soi qui le mènera au nirvana, en d'autres termes, elle libère le lettré de la souffrance humaine. Ainsi, l'amour entre le lettré et la femme-renarde revêt une dimension religieuse : on n'a pas seulement affaire à la passion qui suggère l'attachement, mais aussi lié au dépassement de soi qui est synonyme de détachement. Aussi paradoxale qu'elle puisse paraître, cette dimension religieuse peut être confirmée par *La quatrième demoiselle goupil*, où l'amour entre le lettré et la femme-renarde finit par une séparation (Pu, 2016 : 429). À la fin de ce conte, la femme-renarde acquiert l'immortalité en renonçant à la passion amoureuse. Vingt ans après, la mort du lettré approche et, grâce à l'aide de la femme-renarde, il est également libéré de la souffrance de la réincarnation.

3. La localisation de la femme-renarde et le désir d'évasion

Le lecteur serait au premier abord étonné par le fait que les femmes-renardes s'offrent aux lettrés avec une frivolité surprenante. Rania Huntington tend à rapprocher la femme-renarde avec une prostituée, soulignant une même connotation entre ces deux figures féminines dans les récits de renard (Huntington, 2003 : 187). À la fin d'un conte de son œuvre,

Pu Songling lui-même a observé que toutes les prostituées sont des renardes, mais il n'a pas affirmé l'inverse. Pour nous, l'assimilation de la renarde à une fille de joie revêt en réalité une dimension psychanalytique : l'immédiateté dans l'union corporelle entre le lettré et la femme-renarde révèle à quel point l'amour entre ces deux personnages est narcissique. L'immédiateté de l'assouvissement du désir décèle aussi l'aspect onirique de ces contes de femmes-renardes, parce que les rêves sont une expression des désirs refoulés, si l'on adopte la vision freudienne. Et n'oublions pas dans la fameuse préface des *Chroniques de l'étrange*, Pu Songling écrit :

Hélas ! le moineau transi surpris par le givre s'accroche à la branche sans chaleur ; sous la lune d'automne, l'insecte se presse contre la balustrade pour se réchauffer. Ne seraient-ils qu'entre forêts verdissantes et passes ténébreuses, ceux qui me comprennent ? (Pu, 2016 : 32).

La froideur, ressentie par le moineau sur la branche et l'insecte sur la balustrade, est moins une sensation physique qu'un sentiment de solitude narcissique de l'auteur des *Chroniques de l'étrange* qui se contemple dans le monde-miroir qu'il a inventé. C'est de l'inconscient du lettré que génère la femme-renarde, c'est son semblable, son *alter ego*, son Autre freudien ou lacanien. Ses désirs refoulés se réalisent à l'aide cet Autre. Quels désirs ? Le désir charnel ? Pas seulement. L'union charnelle est hautement rituelle parce que le don sexuel renvoie au don de pouvoir : dans la mythologie chinoise, le premier homme qui marie une renarde est un empereur mythique, un homme achevé et accompli (Li, 2002 : 21). L'union charnelle symbolise donc le soutien du Ciel, force mystérieuse, génératrice et coordinatrice du destin des dix mille êtres. Dans ce contexte culturel, rappelons encore que l'auteur des *Chroniques de l'étrange* a passé toute sa vie à se présenter aux concours nationaux sans être couronné de succès. L'univers des forêts verdissantes et des passes ténébreuses, avec ses habitants surnaturels, n'est-il pas le monde renversé des palais impériaux où l'empereur reçoit ses lettrés choisis, cette chance échappe à l'auteur des *Chroniques de l'étrange* dans la vie réelle.

La déploration de Pu Songling est intensément investie d'une aspiration à la vie d'ermite, que l'on qualifie d'être un désir d'évasion. Là-dessus, il faut d'abord examiner les lieux, la rencontre entre le lettré et la femme-renarde se déroule le plus souvent dans un espace relativement stable et répétitif,

ce sont des pavillons solitaires, des maisons hantées ou des endroits loin des agglomérations. Par exemple, dans la *Phénichette*, le récit commence par une introduction de lieu :

Les Geng, une vieille et éminent famille de Taiyuan, y possédaient un vaste manoir. Elle avait par la suite périclité, laissant à l'abandon et à moitié vide l'entrelacs de pavillons et autres bâtiments. Il s'ensuivait que d'étranges phénomènes s'y produisaient ; des portes s'ouvraient et se fermaient toutes seules, arrachant en pleine nuit des cris de terreur aux gens de la maison. Les Geng s'en affligeaient fort. Ils finirent par déménager dans leur domaine à la campagne, ne laissant qu'un vieux portier garder leur résidence en ville (Pu, 2016 : 271).

L'espace vacant donne naissance à la scène de théâtre pour l'apparition des phénomènes étranges. Mais les auteurs de ces phénomènes étranges sont volontairement occultés par le narrateur omniscient. Dans la suite du conte, nous apprenons que la famille de renards, qui est à la fois l'intrus et auteur de ces phénomènes étranges, doit à son tour faire face à l'invasion du lettré-protagoniste. Il en résulte une cohabitation intéressante dans cet espace singulier : les esprits de renard et le lettré boivent, rient et festoient ensemble.

Quant à *Grâce*, le lettré se loge dans un monastère bouddhiste, sa rencontre avec la renarde se fait également dans un manoir abandonné :

À une centaine de pas à l'ouest de l'établissement religieux, s'étendait la résidence de Maître Shan, fils d'une vieille famille qui s'était ruinée dans un interminable procès. Il avait déménagé à la campagne avec le petit nombre de gens qui lui restaient attachés, laissant la propriété à l'abandon. (Pu, 2016 : 158).

Dans *La Rieuse*, le lettré, à la recherche de la belle renarde, se perd dans les montagnes désertes :

Marchant seul dans la solitude, il ne voyait personne à qui demander son chemin. Il se dirigeait vers les montagnes au sud. Au bout d'une trentaine de lis, il parvint à un enchevêtrement de montagnes étagées sous l'azur d'un air vivifiant, dans le silence d'un domaine inaccessible que seuls atteignaient les oiseaux. Plongeant le regard vers le fond de la vallée, il distingua confusément un hameau perdu entre les arbres et les taillis fleuris. Il redescendit, entra dans l'agglomération qui ne comprenait que quelques chaumières élégamment construites. (Pu, 2016 : 336).

Dans les deux premiers exemples cités ci-dessus, la description de l'espace cache un récit sur le développement des familles : la croissance et la prospérité de la famille de renards à laquelle appartient la femme-renarde s'accompagnent souvent du déclin et de la chute d'une famille humaine. Lorsque les hommes partent, leurs territoires sont occupés par des êtres qui relèvent de l'étrange, ce qui constitue un phénomène répondant à la théorie du *yin* et du *yang*, où les deux forces fondamentales s'excluent et se complètent perpétuellement. Le récit de l'espace dans *La rieuse* révèle un fait révélateur : si le lettré ne s'éloigne pas de la foule et ne se détache pas du quotidien, il ne pourra pas rencontrer la femme-renarde, car celle-ci se trouve toujours dans un espace de transition entre le monde civilisé et le monde sauvage.

Cet imaginaire de « femme-renarde à la limite » correspond au phénomène biologique que les Chinois anciens auraient dû connaître depuis longtemps : les renards sous forme animale ne sont pas spécialement inféodés à un habitat constitué de grandes étendues boisées, ils peuvent se rencontrer dans un espace ni loin ni près de l'homme. Bien avant la parution des récits de renard de Pu Songling et de ses prédécesseurs, l'expression « renards dans les murs et la souris dans l'autel » 城狐社鼠 existait déjà dans la langue chinoise, et signifiait par métonymie ceux qui profitent de leur position pour commettre des méfaits. Le renard est donc un habitant des murs d'une maison, des remparts d'une ville, autrement dit des lieux de transition, des coins à la frontière qui séparent le domaine civilisé du domaine sauvage. Ainsi, un lettré qui entre dans l'espace de la femme-renarde a donc une signification symbolique. S'isoler et se retrouver en compagnie des marginaux sont des actes de protestation contre le centre. Pour Pu Songling, ce centre peut représenter cette classe de pouvoir caractérisée par le confucianisme avec son penchant politique engagé. Pour cette couche sociale de lettrés à laquelle appartient Pu Songling lui-même, l'union avec la femme-renarde n'est donc pas seulement motivée par le désir érotique, mais un désir d'évasion.

Dans la perspective psychanalyste, la solitude ou l'égarement dans les lieux déserts et abandonnés n'est jamais un fruit du hasard. En plus de la passion amoureuse, c'est la solitude qui pousse le lettré à s'approcher des lieux déserts, ce qui fait de l'amour du lettré pour la femme-renarde un

amour narcissique de haut degré. Cette solitude est recherchée, elle contient en elle-même une négation du monde où il habite. Comme ce que dit Bachelard : « Par bien des côtés, le coin vécu refuse la vie, restreint la vie, cache la vie. Le coin est alors une négation de l'Univers. » (Bachelard, 1961 : 130).

Ayant examiné les rencontres entre le lettré et la femme-renarde, nous passons de l'amour passionnel, narcissique, à une négation de l'ordre du pouvoir et du système de valeurs morales dans la société féodale chinoise. Outre les contes de femme-renarde, *Les chroniques de l'étrange* contiennent également des contes dont le protagoniste est un autre type de personnages en marge de la société — les redresseurs de tort. Si la localisation de la femme-renarde soutient une manière cachée de critiquer l'ordre du pouvoir et le système de valeurs morales, l'action du redresseur de tort est beaucoup plus directe et violente. Un bon exemple serait le conte intitulé *Jade Rouge*, dans lequel une femme-renarde et un redresseur de tort participent communément au développement de l'histoire : bien que la femme-renarde soit l'amante du lettré, c'est le redresseur de tort qui accomplit l'exploit de vengeance en rendant la justice au lettré. Cet arrangement évite d'associer la violence au portrait de la femme-renarde qui se caractérise de bonté et de bienveillance. Néanmoins, il montre en même temps que la négation à travers la localisation est une négation sobre et retenue.

Enfin, Le désir d'évasion est aussi un désir de retour. En explorant la psyché de l'auteur des *Chroniques de l'étrange*, nous avons compris que Pu Songling se fait en réalité le porte-parole de ces « lettrés ratés » de son temps qui n'ont pas abouti à une carrière heureuse après avoir souvent accompli des dizaines de travail laborieux dans l'espérance d'accéder à la vie politique. Le désir de pouvoir trouvera son assouvissement, non dans le monde réel, mais dans le monde de vraisemblance que sont les contes, rêves diurnes où s'activent des fantômes et des femmes-renardes. L'éloge de l'amour et de l'amitié entre le lettré et la femme-renarde, est aussi une expression de son idéal tant sur la vie des lettrés que sur la société gérée par les élites intellectuelles. Lorsque cet idéal se heurte à la cruelle réalité, le désir d'évasion exprimé par la littérature recèle en réalité une psychologie

ambivalente : elle est mêlée d'espoir et de désespoir, de rêve et de désillusion.

Conclusion

Dans les contes des *Chroniques de l'étrange*, la localisation et la naissance de la femme-renarde sont soutenues par le désir du lettré au sens psychanalytique. En dehors des significations linguistiques et culturelles, nous avons illustré la relation narcissique entre la femme-renarde et le lettré par le biais du désir freudien. Dans le sens général de la langue et de la culture chinoise, le parallélisme entre le monde des renards et celui des êtres humains, tel qu'énoncé dans le commentaire de Ji Yun, devient une empreinte de la littérature renardienne chinoise. Cette empreinte est également visible dans les contes de femme-renarde de Pu Songling. Le plus souvent l'écriture sur la souffrance préfigure l'apparition de la femme-renarde, et la présence simultanée de la souffrance du lettré et de la femme-renarde suggère que la femme-renarde est l'incarnation du désir de guérison du lettré, alors que la recherche d'un espace d'isolement et de solitude reflète le monde intérieur du lettré et de l'auteur-narrateur. Ce cadre spatial devrait aussi censé être une représentation métaphorique du désir d'évasion.

Bibliographie

Bachelard, G. 1961. *La poétique de l'espace*. Paris : PUF.

Huntington, R. 2003. *Alien Kind: foxes and late imperial Chinese narrative*. London : Harvard University Asia Center.

Mathieu, R. 1985. « Aux origines de la femme-renarde en Chine », *Études mongoles et sibériennes*, No 14, p. 83-109.

Pu Songling. 2016. *Chroniques de l'étrange*, tra. Lévy, A. Arles : Éditions Philippe Picquier.

Platon. 1998. *Le banquet*, tra. Brisson, L. Paris : Flammarion.

白居易, 白居易集, 中华书局 · 1999年. (Bai Juyi, *Œuvres complètes de Bai Juyi*, Beijing, Éditions Zhonghua, 1999.)

纪昀·阅微草堂笔记·中华书局·2013年。(Ji Yun, *Notes de la chaumière des observations subtiles*, Beijing, Éditions Zhonghua, 2013.)

干宝·搜神记·中华书局·2012年。(Gan Bao, *À la recherche des esprits*, Beijing, Éditions Zhonghua, 2012.)

李建国·中国狐文化·人民文学出版社·2002年。(Li Jianguo, *La culture renardienne de la Chine*, Beijing, Éditions Littérature du Peuple, 2002.)

许慎·说文解字·中华书局·2018年。(Xu Shen, *Explication de la forme graphique et dissection du caractère*, Beijing, Éditions Zhonghua, 2018.)

中国社科院语言研究所·现代汉语词典·商务印书馆·2016年。(Institut de linguistique de la CASS, *Dictionnaire de la langue chinoise moderne*, Beijing, Éditions de Commerce, 2016.)



© Synergies Chine, n° 19, Année 2024.

Revue du GERFLINT.

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42696471q>

Bibliothèque nationale de France.

- Décembre 2024 -

Éléments sous droits d'auteur. Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage et mentions légales consultables sur le site de l'éditeur et de la revue :

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-chine>

